

Bana Y'Africa
Nouvelles musiques, mêmes vieux problèmes

Dominique Denis

Number 124, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Denis, D. (2004). Review of [*Bana Y'Africa* : nouvelles musiques, mêmes vieux problèmes]. *Liaison*, (124), 45–45.

Bana Y'Africa

NOUVELLES MUSIQUES, MÊMES VIEUX PROBLÈMES

Dominique DENIS

PEU IMPORTE SON DOMAINE de prédilection, le chemin du critique en milieu minoritaire est parsemé d'embûches. Comment, par exemple, rendre compte d'un album aussi ambitieux — et inégal — que *Bana Y'Africa* ? La solution facile et diplomatique serait de le placer dans son strict cadre socio-démographique, en rappelant qu'une compilation africaine et majoritairement franco-ontarienne a déjà le mérite d'exister, et qu'il s'agit *ipso facto* d'une ressource importante. Mais une telle approche ne servirait ni le lecteur (et éventuel acheteur), ni les principaux intéressés, c'est-à-dire la douzaine d'artistes et ensembles faisant l'objet de cette anthologie distribuée par l'Association des professionnels de la chanson et de la musique (APCM).

Il conviendra donc d'écouter *Bana Y'Africa* dans le contexte global des musiques dites « du monde », c'est-à-dire sur un pied d'égalité avec tous les albums du genre actuellement disponibles sur le marché. Après tout, si un auteur-compositeur ou un rappeur franco-ontarien doit pouvoir — et vouloir — se mesurer à ses homologues internationaux sans jouer la carte d'une quelconque solidarité, il n'y a aucune raison qu'il en soit autrement pour les artistes de la diaspora africaine.

L'objectif premier du CD est tout à fait logique : offrir un survol de la scène musicale africaine telle qu'elle se présente en Ontario français en 2004, avec ses vétérans et ses recrues, ses traditionalistes et ses innovateurs, ses troubadours et ses brasseurs de rythmes, quitte à inclure quelques contributions provenant de pays non francophones (Érythrée, Afrique du Sud). L'organisme Afrique Nouvelle Musique, à qui l'on doit cette initiative, reconnaît d'ailleurs qu'il s'agit là d'une vitrine professionnelle, d'une carte de visite qui, l'espère-t-on, ouvrira à ses artistes les portes des festivals d'été, lesquels demeurent le principal débouché pour quiconque évolue dans ce créneau.

Mais qui dit vitrine dit abondance, pour le meilleur comme pour le pire. Plus encore que la majorité des compilations visant à promouvoir telle ou telle maison de disques, celle-ci souffre de son excessive diversité, empruntant tellement de détours que l'écoute en devient un exercice exaspérant. Ballottée entre le soukous congolais de Youshi Lumanda et le hip-hop d'Afro Connexion, entre le reggae de Hussein Saïd et les chants et percussions traditionnels de Fojeba, l'oreille n'a pas le loisir de s'installer dans un climat qu'on l'en arrache aussitôt. Désagrément auquel une séquence des titres plus cohérente aurait pu remédier, ne serait-ce qu'en partie.

Ce « bardassage » stylistique serait un moindre mal si le contenu de *Bana Y'Africa* était à la hauteur de ses nobles intentions. La qualité en dents de scie de cette col-

lection est, en partie, fonction des moyens inégaux dont disposent les différents artistes, mais surtout de leur incapacité à canaliser leurs principales forces en studio, qu'il s'agisse de déployer l'artillerie lourde ou de privilégier l'intimité. Résultat : la plupart des plages de ce double compact nous font l'effet de maquettes à la recherche d'un réalisateur. Pas étonnant que les quelques artistes qui maîtrisent les outils du studio — on pense à la Sud-Africaine Sibongile Nene, qui exploite l'écho et la séparation stéréo pour créer le climat envoûtant de *Ayovuma* — se démarquent sans peine.

Plus délicate encore est la question du répertoire lui-même, dont une écoute attentive a tôt fait de révéler les limites. N'Jacko Backo est hautement respecté comme musicien et pédagogue au sein de la communauté torontoise, mais les deux pièces ici retenues le dépeignent comme un auteur de contes moraux un peu simplistes. Quant à la Troupe Traditionnelle Sénégalaise, elle rompt le charme viril de *Yeela* en y glissant une déclaration quasi promotionnelle : « Les artistes sénégalais sont mus par la volonté de promouvoir et de développer le patrimoine culturel africain... au niveau des États-Unis, au niveau de l'Europe, au niveau de l'Ontario ». Ce genre de discours se justifie sur scène ou devant les bailleurs de fonds, mais devient très vite lassant sur disque.

Ultime bémol : pour un album visant à faire connaître ses artistes, *Bana Y'Africa* brise à peu près toutes les règles du graphisme et de la mise en pages, et comprend trop peu d'information (biographies ? discographies ? sites Web ?). Dans la même optique, pourquoi ne pas avoir inclus un bref essai, question de permettre à l'auditeur de placer en contexte toutes ces musiques ? Dans le genre, les étiquettes Rough Guide et Putumayo, pour ne nommer que celles-là, sont un modèle de rigueur et d'intelligence. Un minimum de travail à ce niveau aurait pu faire de cette collection un meilleur outil, tant promotionnel que pédagogique.

L'effet d'ensemble est celui d'une production musicale à l'énergie irrépressible mais souvent brouillonne, qui gagnerait à être découverte dans les circonstances idéales, c'est-à-dire sur scène, là où les musiques africaines assument leur double rôle de transmetteur spirituel et de lubrifiant social. Souhaitons que malgré ses faiblesses, *Bana Y'Africa* permette à ses artistes d'atteindre cet objectif. ■

Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre sa matière grise à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto, lorsqu'il n'anime pas Mélofolie, une émission d'été sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.

